

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les postures de l'intime

Jean-Pierre Guay, *Bungalow*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 128 p.

Nicole Brossard, *Journal intime suivi de OEuvre de chair et métonymies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 120 p.

Nadine Decobert, *Lettre à Franca*, Brossard, Humanitas, 1998, 192 p.

Frédéric Martin

Number 94, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37627ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, F. (1999). Review of [Les postures de l'intime / Jean-Pierre Guay, *Bungalow*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 128 p. / Nicole Brossard, *Journal intime suivi de OEuvre de chair et métonymies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 120 p. / Nadine Decobert, *Lettre à Franca*, Brossard, Humanitas, 1998, 192 p.] *Lettres québécoises*, (94), 51–52.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

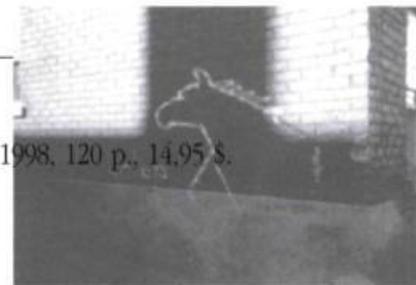
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jean-Pierre Guay, *Bungalow*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 128 p., 14,95 \$.

Nicole Brossard, *Journal intime* suivi de *Œuvre de chair et métonymies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 120 p., 14,95 \$.

Nadine Decobert, *Lettre à Franca*, Brossard, Humanitas, 1998, 192 p., 19,95 \$.



Les postures de l'intime

De quelle nécessité la pratique du journal procède-t-elle ? À cette question, sans cesse suggérée par les diaristes eux-mêmes, on trouvera ici des illustrations aussi diverses (voire divergentes) que possible.

JOURNAL
Frédéric Martin

VOILÀ QUINZE ANS QUE JEAN-PIERRE GUAY est mobilisé par *Le Journal*. Six tomes, allant de janvier 1985 à juillet 1988, ont été publiés aux Éditions Pierre Tisseyre entre 1986 et 1990. L'écrivain a alors été celui par qui le scandale arrive, les personnes citées — amis personnels, ennemis, membres de la communauté littéraire... — y étant généralement malmenées. Plusieurs raisons, dont la mort de Pierre Tisseyre, ont différé la publication du *Journal* : le Loup de Gouttière a publié en 1993 *Citbulhu, la joie* (novembre-décembre 1992), mais on a attendu 1997 pour lire la suite aux Herbes rouges. *Bungalow*, le dernier volume publié à ce jour, a été écrit entre le 6 décembre 1993 et le 17 janvier 1994...

Guay sait depuis longtemps que le journal intime est un genre littéraire. Et c'est à se demander s'il

ne regrette pas les romans et poèmes écrits entre 1974 et 1985, s'il n'aurait pas aimé, au fond, que son œuvre soit uniquement constituée de ce *Journal* tentaculaire encore promis, tout l'indique, à de nombreux autres tomes.

À quoi tient donc cette entreprise aussi fascinante que dérisoire dont on lit maintenant la onzième tranche ? Plusieurs volumes, y compris *Bungalow*, consistent en une sorte d'autoanalyse fondée sur le langage (le langage formant le cœur de la psychanalyse) et, plus particulièrement, sur les quelques vocables qui hantent Guay à un moment précis. La matière du dernier livre est fournie par *bungalow*, *slater*, *Paridak* et, pour finir, *Playgay*, des mots issus de rêves qui sont racontés en détail. Mots décomposés, triturés, retournés dans tous les sens. Ainsi : « Paridak. Il y a un pari à tenir. On se met d'accord. Pari-d'acc. Je vois aussi paridark, le paradis noir. [...] Dark, tuer, retourner à la noirceur du néant. » Ces mots explorés jusqu'à plus soif — après moult méandres, *paridakbungalowslater* mène au père —, Guay les associe à son moi, à sa famille, à son analyste, à des amants, à des amis... Les anecdotes de nature privée ne sont pas oubliées. Autre exemple, choisi parmi plusieurs possibles :

Bungalow. Comme dans *Vigneault*. Gilles, fin et insatiable coureur de tout, de tous et de toutes, m'avait un jour dit que la jouissance la plus profonde qu'il avait éprouvée remontait à cette fois où il avait fait bungalow, où il avait senti battre la queue d'un autre contre la sienne à travers la paroi vaginale d'une dame — je ne me rappelle cependant pas qui l'avait mise où.



Nicole Brossard

Gilles Vigneault est-il de ceux qui, « en véritable procession de pèlerins et jour après jour et inlassablement, m'ont quêté l'aumône de ne pas les nommer dans mon journal tout en respectant le fait que je le fasse » ? En tout cas, il en est aussi qui, lassés, ne s'émeuvent plus ni ne se formalisent. C'est que ce *Journal* interminable (parce que promis à n'être jamais achevé) et narcissique, cette œuvre serpentine qui s'engendre d'elle-même (le onzième tome commente le dixième qui, lui, commente le neuvième, et ainsi de suite), cette intarissable analyse de soi qui en vient, en effet, à fasciner le lecteur ébahi, risque fort de susciter une exaspération résignée. Certes, on n'aura pas compris, alors, que *Le Journal* « est bien plus un travail sur le non-dit que sur le dit. [...] Oui, le non-dit ou, si on préfère, l'invisible, le non-palpable. » On aura encore moins compris que *Le Journal* raconte une histoire : « Il était une fois un écrivain qui écrivait. » Peut-être est-ce là, revisitée, l'histoire d'Édipe dont *Bungalow* ne constitue que l'un des nombreux épisodes.

La « zone grise » du texte

Nicole Brossard, elle, prévient d'entrée de jeu :

Mais je n'ai jamais eu de journal intime. Tout au plus, trois cahiers noirs dans lesquels j'inscris une fois ou deux par année un quelque chose qui me permet de vérifier que j'existe encore.

L'écrivaine dira encore qu'elle « n'aime pas faire état de [sa] vie, même entre les lignes ».

L'auteur d'*Amantes* et de *L'Amèr* a néanmoins rédigé, en 1983, un journal intime qui lui a été commandé pour une série radiophonique de Radio-Canada. Lu par Pol Pelletier au mois d'août de la même année, le texte a été publié une première fois en 1984.

On trouvera ici peu d'anecdotes de la vie privée : pour Brossard, le journal intime ne saurait devenir le lieu de la confiance. L'écrivaine évoque ces diaristes célèbres et prolifiques que furent André Gide, Franz Kafka, Anaïs Nin, Virginia Woolf... « Tous et toutes des intrigants et des intrigantes. » Elle propose plutôt un anti-journal intime composé de notes éparses et laconiques, de poèmes, de réflexions... Les lieux et les années se chevauchent, s'enchevêtrent, se répondent. Au Paris automnal de 1975 succèdent l'été athénien de 1973 et le Montréal de mars 1983. Ou c'était à Rome, le 31 juillet 1963. « Nous nous sommes arrêtés dans un petit bistrot et nous avons ri et bu. Mais qu'est-ce que le rire d'une fille de vingt ans ? » Ou en juin 1978 dans un café de Budapest. « Au fond de la salle, une jeune femme écrit. [...] Je pourrais imaginer une histoire d'amour avec cette femme. » Ou encore en août 1980 à Cerisy-la-Salle, quand « le vieux nouveau roman [...] s'anime en théorie dès neuf heures du matin comme un récit neuf après le café ». Télescopage. Bribes arrachées au temps. Réminiscences.

Mais peu d'anecdotes, donc. Car « ce qui nous préoccupe, c'est-à-dire l'anecdote, est un encombrement, là même où on croit avoir affaire à soi ». En lieu et place de l'inscription narcissique, Brossard propose plutôt une réflexion sur le sujet, invite à résister « à la propagande du sujet ». Elle détourne ainsi le journal intime, cette « zone grise » du texte, pour en faire un espace d'écriture qui questionne l'autobiographie.

Se joint au journal (*Euvre de chair et métonymies*). Le texte a d'abord été publié dans *Femmes, corps et âme* (Musée de la civilisation et XYZ éditeur, 1996), un ouvrage collectif conçu parallèlement à la grande exposition sur les femmes présentée par le Musée. En une douzaine de fragments, Nicole Brossard y trace une manière de bilan de la condition et du destin des femmes, d'hier à aujourd'hui, en plus de rendre hom-

mage au féminin et aux « quatre générations de femmes » qui ont habité le siècle. La justesse de ton et l'intelligence du propos caractérisent ce texte qui prolonge avec pertinence *Journal intime*.

Retour à l'école

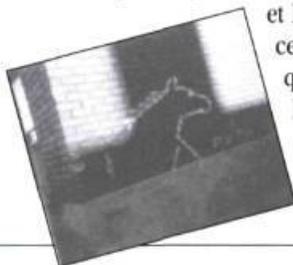
Nadine Decobert livre un journal plus « classique » ou conventionnel que ceux de Guay et de Brossard. Cette enseignante née en France juste après la Deuxième Guerre mondiale est arrivée au Québec en 1973 alors qu'on commence à instaurer programmes et classes d'accueil pour faciliter l'intégration des enfants des immigrants. C'est dans ces classes qu'œuvrera la jeune Française. Aujourd'hui, forte d'une expérience d'un quart de siècle, Nadine Decobert nous fait partager ses réflexions sur l'enseignement, la pédagogie et la problématique des allophones en terre québécoise.

Ce journal de l'année 1996-1997 est alimenté par une foule d'anecdotes sur des choses vécues en classe, et met en scène les Yin, Lisbeth, Rosario, Soumia, Andrea, Paola, Suzanna, Magdalena, Ali, Emelyne, Malika, Anna-Maria, Reynaldo... Ces élèves ont entre 12 et 17 ans et viennent de pays très divers, comme le laissent deviner les prénoms. Ce sont ici des jeunes fraîchement débarqués de Roumanie, de Pologne, d'Algérie, de Cuba, du Venezuela, d'Haïti ou encore du Mexique qui apprivoiseront ensemble, pendant une année, la culture québécoise.

Attentive à ses élèves, M^{me} Decobert s'attarde à la difficulté d'être immigrant, établit des ponts entre les différences, se préoccupe de la trajectoire de chacun. Respectueuse des us, coutumes et idéologies, l'enseignante nous rappelle le véritable sens de la tolérance ; pour elle, du reste, les allophones constituent indéniablement un apport à la société québécoise (et non un problème social).

Il transparait à travers cet ouvrage que Nadine Decobert est femme de vocation. Elle expose donc, par-delà la question des immigrants et de leur intégration à la terre d'accueil, les buts et finalités de l'enseignement. La leçon gagnerait à être entendue autant par les collègues syndiqués que par le ministère de l'Éducation...

Mais la leçon finit par agacer. Tout comme les considérations sur la littérature, sur l'excellence (Decobert reprenant l'argumentation critique du regretté Bill Reading, auteur de *University in Ruins*), sur le néolibéralisme économique ou sur les multiples réformes de l'éducation accomplies depuis les années soixante. Le propos est parfois éculé, et l'ensemble pavé de bonnes intentions. De cet ouvrage inégal, on retiendra du moins que « l'enseignement est lié, plus qu'on ne le pense, aux questions fondamentales, existentielles ». Voilà un message que plusieurs devraient méditer.



VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.

NOUVELLE ADRESSE

358, rue Guimond, Longueuil (Québec) J4G 1R1
Tél.: (450) 670-9494 • Fax: (450) 670-2400